

Penser, voire repenser le regard...

Philippe Gajan

Number 82, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23492ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (1996). Penser, voire repenser le regard.... *24 images*, (82), 40–42.

PENSER, VOIRE REPENSER LE REGARD...

PAR PHILIPPE GAJAN

LES
QUATORZIÈMES
RENDEZ-VOUS
DU
CINÉMA
QUÉBÉCOIS

Cette année, le documentaire a pris une place significative dans le cadre des Rendez-vous. Face à une production de longs métrages de fiction anémique, aussi bien en quantité qu'en qualité, phénomène passager s'il faut en croire les prévisions de sorties pour l'année en cours, le «genre» documentaire s'est de nouveau imposé par sa diversité et sa capacité de renouvellement.

Diversité, renouvellement, et ceci sur différents plans: d'abord à travers ceux qui œuvrent dans le domaine, puisque aux côtés de réalisateurs chevronnés (Serge Giguère, Richard Lavoie) se profilent de vrais talents (Lucie Lambert, Étienne Desrosiers) moins connus sur la scène québécoise; ensuite à travers des approches thématiques et formelles qui ont en commun une très grande sensibilité humaine et artistique. Et c'est là qu'il faut chercher le véritable sens des mots diversité et renouvellement, dans le caractère éminemment personnel de l'écriture cinématographique de ces cinéastes face à

l'incontournable référence que représente toujours et encore le cinéma direct.

De ce dernier, il reste un dogme qui pourrait se résumer à capter les paroles et les gestes au quotidien. Si Étienne Desrosiers met en avant, par ce biais, la contradiction¹, Lucie Lambert tente, quant à elle, de cerner l'innocence perdue². Si Richard Lavoie enveloppe un monde nommé *Rang 5*, le cerne de l'intérieur, dans le temps et l'espace, Serge Giguère observe l'effondrement d'un autre, celui du *9, Saint-Augustin*, l'action communautaire en forme de testament ironiquement renforcé par l'irruption de la fiction. Films différents et surtout précieux puisque aucun d'entre eux ne se laisse circonscrire par une phrase ou un sujet. À cent lieues d'une docte thèse universitaire, ces œuvres se livrent au gré des multiples interprétations, provoquant le dialogue et la réflexion là où on ne les cherchait plus.

Cette vigueur réconfortante déplace les traditionnels débats fiction versus documentaire ou encore cinéma engagé versus cinéma contemplatif. La véritable marque du cinéma d'auteur se situe sur le plan de l'écriture cinématographique, du style aurait-on dit en d'autres temps. Qu'importe que cette écriture se manifeste dans le montage ou le scénario, de manière fictionnelle ou encore documentariste, elle est source de questionnement et donc seule susceptible de rendre compte de la complexité du réel, d'un ancrage au quotidien.

Dans *9, Saint-Augustin*, Serge Giguère propose bien plus qu'une entrevue avec un prêtre-ouvrier, bien plus que le bilan amer de plusieurs années de lutte. Le film pose un regard lucide et contrasté sur aujourd'hui et peut-être demain. Il confronte et confond notre regard de spectateur quelque peu blasé à un réel qui, à force de nous entourer, s'est souvent rendu

9, *St-Augustin* de Serge Giguère.



(Suite à la page 42)



PHOTO: HÉLOÏSE BÉDARD

Julie Mercier dans *Bientôt novembre* de Francis Leclerc.

invisible. Serge Giguère a une façon sans doute unique d'y parvenir, de faire intervenir la fiction à la manière d'une ponctuation, parfois sous forme de points d'exclamation, parfois de points d'interrogation. À de consternantes banalités, il oppose sa foi en la possibilité d'une autre manière de voir, d'observer, de capter pour rendre le réel, de contrer enfin l'uniformisation d'images déversées quotidiennement sous forme de reportages télévisuels. Penser, voire repenser le regard, quelle définition pour un cinéaste qui de plus nous le présente magnifiquement photographié. C'est alors que l'intelligence des images prend tout son sens.

Finalement le cinéma est convié à une entreprise de restauration du réel, malade de s'être vidé petit à petit de sa signification. Et c'est le témoignage du prêtre, doucement ironique, relayé par le parcours de quelques-uns de ceux qu'il a suivis, de leurs rêves en forme de tentatives pour s'en sortir, comme ce bateau échoué à l'intérieur des terres ou cette toile dont on suit l'évolution, qui rythment cette exploration. 9, *Saint-Augustin* laisse son spectateur grave mais conscient et c'est déjà beaucoup.

Toujours de façon personnelle, mais dans un tout autre registre et, c'est à noter, dans le toujours intéressant format court métrage, deux autres cinéastes nous convient de façon convaincante à explorer leur propre univers. Juste retour des choses, ils furent tous deux récompensés lors de la dernière édition du Festival international du court métrage de Montréal.

Francis Leclerc présentait *Bientôt novembre*, un film qui a su prendre en compte les qualités formelles du noir et blanc pour aller à la rencontre d'une narration envoûtante par son rythme bien que parfois hasardeuse. La dérive nocturne de ses personnages dans un lieu délibérément neutralisé n'est pas sans nous faire songer au Kaurismaki d'un autre Helsinki. Les variations sur la solitude, le hasard, la rencontre sont menées de façon subtile, suivant en cela les arcanes mystérieux d'un rêve éveillé. Il se dégage de cet essai une poésie urbaine touchante et nuancée qui est intéressante dans un paysage québécois dont l'ancrage au réalisme semble une des conditions *sine qua non* d'existence.

Quant à Jean-Marc Vallée, il montre avec *Les fleurs magiques* de grandes qua-

lités aussi bien sur le plan de la narration que sur celui de la mise en scène. Son évocation de l'enfance ressemble à la mémoire. Anecdote, elle se souvient de certains détails, mais alors toujours avec une rigueur étonnante. Il est difficile, par exemple, de situer la temporalité du film. Certains détails font penser aux années cinquante, et c'est seulement à travers une émission pour enfants que le spectateur s'ancre définitivement dans les années soixante-dix. Nous sommes donc là bien proches d'une évocation «autobiographique» et Jean-Marc Vallée, manifestement, penche plus vers le mode mémoriel que vers le mode retour en arrière, vers le mode du traitement du détail sensible plutôt que vers la reconstitution historique. Cela donne au film une atmosphère chaude presque irréelle, dans laquelle il est bon de se laisser aller. De même, l'évocation de l'enfance à travers la subjectivité de l'adulte, clairement assumée ici, évite l'écueil du «je, 8 ans,» etc.

Voilà pour les films remarquables, une petite année donc, qui ne doit pas faire oublier que la vidéo est par contre, année après année, plus forte, plus riche, plus inventive. Je dois avouer ne pas avoir pu assister aux projections de ces bandes, mais le bouche à oreille penche très fort vers la reconnaissance de cet ancien nouveau médium, accompagné en cela par un débat que l'on peut enfin espérer ouvert et constructif. À bon entendeur, salut, et à l'année prochaine.

Enfin, un mot sur le débat du cru, qui atteint cette année des sommets de médiocrité. On peut se demander où se situe la place du cinéma dans ce fatras de rancunes mal digérées. Il est évident que la formule doit être révisée pour permettre au débat de s'orienter sur des chemins un peu moins gras et futiles. Si l'idée d'inviter des personnalités hors contexte cinématographique et hors Québec reste bonne, il faut absolument donner un meilleur encadrement à l'événement. ■

1. Marco de Blois, *Le 100^e jour*, 24 images n° 81, printemps 96.
2. Gérard Grugeau, *Réverie sur le réel*, 24 images n° 80, décembre-janvier 1995-96.